

COLETTE

À LA PLAGE

MARIE-ODILE ANDRÉ

COLETTE



À LA PLAGE

UNE FEMME LIBRE
DANS UN TRANSAT

DUNOD

Principe de collection + conception & illustration de la couverture :

Marie Sourd, Atelier AAAAA

Crédits typographiques : *Grotesque6* © Émile Rigaud,

A is for (titraïlle) & *Carrara* © Hoftype (texte courant)

Illustrations de l'intérieur: Rachid Marai

Droits de reproduction textes : *La Naissance du Jour*, © éditions Flammarion ;

Les Vrilles de la vigne, Sido, Le Pur et l'Impur, © Hachette Littératures (Fayard) ;

L'Étoile Vesper, © éditions Fayard

Les titres des œuvres de Colette ont été abrégés dans le texte par souci de commodité.

La liste des abréviations utilisées se trouve en fin d'ouvrage



© Dunod, 2018

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-077888-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

COLETTE, UNE FEMME LIBRE



Elle le fut, indéniablement, dans sa vie et dans son œuvre. Ou plutôt, elle le devint car son émancipation, comme femme et comme écrivaine, fut un long combat et une difficile conquête au fil d'un itinéraire dont les étapes furent parfois aléatoires et souvent mouvementées.

Encore faut-il préciser de quelle liberté l'on parle quand on parle de liberté à propos de Colette. Il ne s'agit en rien sans doute d'une liberté dont la conquête serait l'aboutissement d'un combat délibérément mené, tel que les militantes féministes ont pu nous apprendre à la concevoir. Rien non plus chez elle de complètement construit, de réellement concerté ni voulu ; rien non plus d'un combat collectif, même si des solidarités féminines, parfois paradoxales, se dessinent dans l'œuvre. Mais bien plutôt un instinct de vie qui a conduit Colette à réagir aux nécessités qui s'imposaient à elle et à saisir les opportunités qui s'offraient à elle. Une liberté faite d'anti-conformisme et de transgression, de provocations aussi, en partie inconscientes, en partie délibérées, sans qu'elle

échappe toujours pour autant aux lieux communs ou aux fausses évidences qui furent ceux de son temps.

Colette fut libre – ou le devint – par un puissant entêtement à vivre sa vie, à conquérir un nom, à imposer une œuvre. Par sa capacité aussi à faire émerger d'un travail largement dominé par la contrainte une écriture qui lui soit propre. À inventer, dans un relatif isolement car loin des courants littéraires dominants de son époque, des formes originales et inédites dont on commence à mieux mesurer aujourd'hui le caractère novateur.

C'est pour toutes ces raisons qu'il faut lire son œuvre sans chercher à la réduire ni à un concept ni à une trajectoire linéaire qui serait celle de sa vie. Il faut lire son œuvre comme elle l'a écrite et y voir bien plutôt un réseau, une nébuleuse, un jeu d'échos, un entremêlement de fils et de thèmes, un kaléidoscope. Pour faire toute sa place à ce qui nous surprend, nous déroute, nous étonne, nous échappe.

CHAPITRE 1



PLAGES

Puisque le titre même de l'ouvrage nous y invite, commençons par parler de Colette à la plage, d'autant que si vous êtes aujourd'hui à la plage, Colette y était bien avant vous. Et que c'est sans doute parce qu'elle y était hier, que vous y êtes aujourd'hui, confortablement installé(e)s, nous l'espérons, pour entamer la lecture de ce livre.

Si Proust a Balbec – il ne faut jamais oublier que les deux écrivains sont contemporains par leur date de naissance¹ –, Colette, elle aussi, a ses plages. Il y en a quatre principales, qui en sont presque à former des points cardinaux, même si un peu bancals, sur le territoire de sa vie et de ses œuvres.


BELLE-ÎLE-EN-MER

Au commencement, il y a Belle-Île-en-Mer. Nous sommes en 1894. Colette y séjourne pendant l'été avec Willy (Henry Gauthier-Villars) son premier mari², aux lendemains d'une période sans nul doute difficile. Ses biographes s'accordent pour faire état d'une maladie dont la nature demeure un peu floue mais qui semble avoir été d'origine vénérienne, à laquelle s'est ajouté le contrecoup psychologique de la découverte par la jeune Colette des conceptions assez particulières que se fait Willy du mariage. Trompée, trahie, elle tombe gravement malade, suffisamment pour que sa mère, Sido, vienne à Paris pour la soigner. Convalescente, elle passe donc l'été à Belle-Île en compagnie de Willy et de l'un de leurs amis, Paul Masson³, y écrivant diverses lettres où elle raconte avec verve son séjour.

Parmi ses correspondants, Marcel Schwob⁴, à qui Colette adresse une série de neuf lettres qui livrent de ce moment et de la découverte qu'elle fait de la mer une trace immédiate⁵. Schwob fait partie de ces écrivains que Colette connaît et fréquente (elle a fait sa connaissance l'année précédente) depuis que, par l'intermédiaire de son mariage avec Willy, elle a accès à un monde parisien où se croisent artistes, écrivains ou journalistes et dans lequel gravite, depuis déjà des années, son mari. Érudite, traducteur, journaliste et écrivain, Schwob tisse des liens d'amitié avec Colette pendant la maladie de cette dernière. Elle évoquera dans *Mes Apprentissages* (1936) mais aussi dans *Le Képi* (1943) les visites qui le

ramenaient régulièrement à son chevet et la distraction drôle et savante à la fois qu'étaient pour elle les joutes verbales qui l'opposaient à Paul Masson ou les lectures qu'il lui faisait.

Dans les lettres de Colette, se donne à voir une relation faite de familiarité, de complicité et de drôlerie où s'exprime la vivacité d'esprit d'une toute jeune femme de 21 ans. Mais, en raison de la position occupée par Schwob, de son âge, de sa culture, de son statut d'écrivain (il vient de faire paraître *Le Livre de Monelle* qu'il envoie à Colette, ce dont elle le remercie), ces lettres constituent aussi des exercices d'écriture auxquels s'essaie l'épistolière, formant comme l'arrière-plan de l'œuvre encore à venir. Ainsi voit-on poindre déjà certains thèmes et motifs qui trouveront leur développement, et aussi leurs modulations, dans l'œuvre future de l'écrivaine, Colette y dessinant d'elle-même une figure qui, par bien des aspects, prépare et annonce celle de Claudine. Elle y évoque également les nouvelles pratiques de loisirs qu'implique ce type de villégiature, marche, baignade et promenade en mer participant du plaisir que Colette a pu prendre à ce qu'elle qualifiera, presque quinze ans plus tard dans *La Retraite sentimentale* (1907) et sous la plume de Claudine, de «vacances heureuses». S'exprime ainsi un vrai goût pour la vie en plein air et pour une manière de vivre davantage centrée sur l'extérieur, le contact avec la nature, l'exercice physique et une liberté du corps porteuse de sensualité, à travers laquelle se modifient tout à la fois le rapport à soi, le rapport aux autres et le rapport au monde. De ce point de vue, Colette participe très tôt

à une évolution des habitudes et des modes de vie qui s'exprimera quelques années plus tard dans les *Claudine* et qui caractérise largement le tournant du siècle. On peut y lire l'émergence de nouvelles valeurs, elles-mêmes portées par des classes moyennes qui commencent à affirmer leur présence sociale, et dont on retrouve aussi des éléments dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* à travers la figure d'Albertine et de ses camarades de Balbec.

La découverte de la mer que fait la jeune Bourguignonne devenue parisienne produit également un effet d'étonnement heureux dont témoigne sa première lettre :

Mon Schwob, si tu savais quelle splendeur c'est ici ! Jamais je n'ai vu rien de pareil, et je nage dans des joies successives et simultanées. [...] Si tu savais, il fait très beau, et la mer est en velours bleu, là où c'est loin, et tout près elle est verte et transparente.

Ou encore, sa deuxième lettre, lorsqu'elle rend compte de sa découverte de la Côte Sauvage :

Mon Schwob, c'est tout à fait splendide, les vagues se lèvent plus haut que des maisons et on les voit toutes transparentes et vertes en l'air.

À l'effort pour décrire l'insolite de ce qu'elle voit, en jouant du registre de la naïveté lorsqu'elle compare la hauteur des vagues à celle des maisons, se mêle le souci de restituer toute la subtilité des nuances colorées que lui offre le spectacle de la mer. Déjà se combinent sous sa plume les notations de matière, de couleur et de lumière

en même temps que se laisse percevoir un mode d'appréhension tactile du monde qui fait du corps un médiateur pour lequel le plaisir physique, sensuel, du contact joue un rôle primordial, comme lorsqu'elle mentionne, dans une autre lettre encore, « une petite plage en sable doux et chaud à la peau ».

Il est à noter d'ailleurs que les allusions ou évocations qu'elle fera plus tard de ce séjour à Belle-Île, dans *La Retraite sentimentale* en 1907 ou, quelque trente ans après, dans *Mes Apprentissages* en 1936, accentuent encore, dans les formulations adoptées, le plaisir initial de la découverte tant visuelle et colorée que tactile et olfactive où se mêlent et se confondent, à n'en pas douter, les souvenirs d'autres séjours au bord de la mer mais aussi les développements littéraires que le motif a pu connaître, au fil du temps, au sein même de l'œuvre :

Sans me blaser, je suivais sur les vagues d'un vert bleu, éclatant et dur, le départ des barques à la voile inclinée comme une aile rose de corail, turquoise malade, dont la teinte rendait plus étincelante et plus fausse la nuance des vagues. (RS)

Pour la première fois de ma vie, je goûtais le sel, le sable, l'algue, le lit odorant de la mer qui se retire, le poisson ruiselant. (MA)

LE CROTOY

Car après Belle-Île vient Le Crotoy, en Baie de Somme, où Colette séjourne durant quatre étés successifs



entre 1906 et 1909. Entre-temps, elle est devenue écrivain. Elle l'est dans les faits mais anonymement avec les *Claudine*, signées officiellement du nom de Willy, même si quelques journalistes ou amis ont pu plus ou moins laisser entendre que sa femme n'avait peut-être pas été totalement étrangère à leur rédaction non plus qu'à l'invention de la figure de Claudine. Elle l'est plus officiellement avec *Dialogues de bêtes* (1904)⁶, premier recueil de textes paru sous son nom, avec la signature de « Colette Willy ». Les étés au Crotoy correspondent là encore à un moment important de la vie de Colette, important en même temps que compliqué puisque c'est le moment de la séparation, elle aussi compliquée, d'avec Willy⁷. Colette y séjourne, à chaque fois, en compagnie de Missy (Mathilde de Morny, la plus jeune fille du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III⁸); en 1907, elle y séjourne aussi non loin de Willy qui loue, avec sa maîtresse Meg Villars, une villa toute proche. Nous sommes là au cœur de la période de la vie de Colette qui a fait le plus parler d'elle, et où les parfums souvent faciles du scandale ont le mieux trouvé à s'exprimer, parfois *ad libitum*, on y reviendra. Pour autant, les séjours au Crotoy trouvent une expression littéraire bien différente en venant nourrir le recueil des *Vrilles de la vigne*⁹ qu'elle publie au mois de novembre 1908 et qui forme un jalon essentiel de sa carrière d'écrivain.

Ce recueil dont elle dit, dans une lettre d'envoi, qu'il est fait « de pièces et de morceaux » – mais néanmoins rassemblés dans un ensemble recomposé avec soin – propose une sorte de portrait kaléidoscopique

de Colette. Sa figure d'écrivain, placée, avec le conte qui ouvre le recueil et lui donne son titre, sous le signe du changement, se diffracte de texte en texte entre figure de Claudine (d'avec laquelle elle cherche à prendre ses distances) et évocation du monde du music-hall où elle vient de faire ses débuts, entre souvenirs nostalgiques de l'enfance bourguignonne et allusions à ses amours présentes, entre passages méditatifs et goût de la scène de genre. Dans cet ouvrage, donc, où l'image de l'écrivain ne cesse de produire un effet de « bougé » et où Colette s'efforce d'actualiser le difficile, voire le douloureux programme d'émancipation dessiné au début du recueil, les deux textes évoquant les séjours au Crotoy¹⁰ font l'effet d'une parenthèse heureuse où la drôlerie des scènes rapportées par une narratrice verveuse alterne avec des moments où s'exprime le plaisir sans cesse renouvelé de la nomination – plantes, oiseaux ou poissons y pourvoyant chacun à son tour. Le plaisir aussi de l'image insolite à travers laquelle, tour à tour, mer ou humains révèlent la pulsation vitale qui les anime, rejoignant par là l'être animal en eux enfoui : ainsi la mer qui, après avoir « couvert ses vingt kilomètres de plage avec une vitesse silencieuse de serpent », « bat le mur de la terrasse, d'un flic-flac doux et rapide, d'un mouvement soumis et content de chienne qui remue la queue... » ; ainsi la narratrice et son amie Marthe qui pêchent côte à côte et à qui « le même jappement échappe, quand la prise est belle... »

À ces moments de grâce où l'épiphanie du sensible passe par la rencontre voire la fusion des ordres minéral,

végétal, animal et humain habituellement séparés, faisant de Marthe « un beau chardon roux », ornant la dune qui « abrite entre ses genoux les cabanes noires » « d'une chevelure d'herbe bleuâtre », donnant à percevoir le « crissement de soie tendue » d'un oiseau qui passe ou à toucher « la tôle azurée » des chardons de sable, correspond aussi le pur bonheur sensuel d'être au monde, dans un présent où, pour un instant, l'être tout entier peut se croire tout à la fois évanoui et rassemblé :

Midi sonne au Crotoy [...].

Douceur de se sentir sans défense et, sous le poids d'un beau jour implacable, d'hésiter, de chanceler une minute, les mollets criblés de mille aiguilles, les reins fourmillants sous le tricot bleu, puis de glisser sur le sable, à côté de la chienne qui bat de la langue !

Couchée sur le ventre, un linceul de sable me couvre à demi. Si je bouge un fin ruisseau de poudre s'épanche au creux de mes jarrets, chatouille la plante de mes pieds... [...] Chaleur, chaleur... Bourdonnement lointain de la houle qui monte ou du sang dans les oreilles?... Mort délicieuse et passagère, où ma pensée se dilate, monte, tremble et s'évanouit avec la vapeur azurée qui vibre au-dessus des dunes...

ROZVEN

Troisième moment et troisième lieu : Rozven. Bien plus long, bien plus important que les deux précédents avec un ancrage matériel et affectif incommensurablement plus profond. Rozven, c'est d'abord une maison